

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à l'arm. CAS
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAR, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

24 juin 1862.

On a reçu au ministère des affaires étrangères de satisfaisantes nouvelles du Mexique. Le petit corps d'armée sous les ordres du général Lorencez est établi dans une localité salubre et à l'abri de toute attaque, soit de la part des troupes de Juarez, soit du côté des guérillas mexicaines. Les troupes sont abondamment pourvues de vivres, et le moral du soldat n'a pas cessé un instant de se montrer sûr de lui-même.

Les explications au sujet des affaires du Mexique n'ont pas eu lieu hier, comme on s'y attendait.

On annonce que le débat ne viendra qu'au moment du vote des crédits supplémentaires.

Le discours de M. Billault sera précis tant sur les équivoques habituels du cabinet anglais que sur les échappatoires du maréchal O'Donnell.

Le télégraphe nous annonce qu'une ordonnance de l'Empereur de Russie a prescrit de fermer les écoles militaires le dimanche, parce qu'elles servaient à propager des doctrines dangereuses et à corrompre la fidélité des soldats. Le peuple et l'armée sont donc à la fois en butte à des sollicitations détestables. Les incendies ont toujours été l'arme du peuple russe soit contre l'étranger, soit contre le gouvernement. Il n'y a plus de doute sur la cause des terribles sinistres qui ont ravagé la capitale et jeté la terreur dans la population.

Nous avons des nouvelles de New-York jusqu'au 12 juin. Les informations qu'elles apportent témoignent de l'opiniâtreté de la lutte et des immenses sacrifices pécuniaires que s'imposent les Etats du Sud et ceux du Nord. A New-York, le gouvernement a présenté au congrès un projet de loi par lequel il demande à être autorisé à une émission de banknotes jusqu'à concurrence de 150 millions de dollars. Les troupes fédérales qui étaient à la

poursuite de la division confédérée du général Jackson ont été repoussées vigoureusement, et on assure que les confédérés marchent sur Nashville avec des forces considérables, et que les habitants du Kentucky les appuieront.

D'un autre côté, le général Mac Clellan a reçu des renforts.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« Le journal *l'Opinion nationale* semble croire que le rapport du général de Lorencez est arrivé à Paris, et il met, en quelque sorte, le *Moniteur* en demeure de le publier. »

« Nous sommes autorisés à déclarer que le rapport du général de Lorencez n'est pas parvenu au gouvernement; les dépêches attendues de la Vera-Cruz n'arriveront très probablement à Paris qu'à la fin du mois. »

On lit dans la *Patrie* :

« Le journal *l'Indépendance belge* annonce qu'une nouvelle affaire a eu lieu dans la journée du 6 mai devant Guadalupe, et que les Français ont été repoussés la seconde fois comme ils l'avaient été la veille. Nos renseignements particuliers ne font aucune mention de cette nouvelle. »

Nous avons sous les yeux des journaux de Mexico du 12 mai. Ils ne contiennent que des rapports ou des bulletins du général Zaragoza datés de Guadalupe, et donnant le relevé, heure par heure, des événements militaires qui se sont passés jusqu'au 8 mai. Or, aucun de ces rapports, aucun de ces bulletins ne parle d'un combat qui aurait eu lieu le 6, et il est probable que si le général Zaragoza avait obtenu un succès le lendemain du 5, il n'aurait pas manqué d'en faire part à son gouvernement.

Nous ajouterons que le général Zaragoza donne dans un bulletin du 7 quelques détails nouveaux sur le rôle important que l'artillerie française aurait joué, selon lui, dans la journée du 5 mai.

On assure que M. le vice-amiral Jurien de la Gravière retournera avec une situation importante au Mexique.

M. le capitaine de vaisseau Roze, commandant militaire à la Vera-Cruz, sera appelé, dit-on, au commandement de la division navale du golfe du Mexique sous les ordres du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Plusieurs journaux étrangers parlent de nouveau de la nécessité où se serait trouvé le corps expéditionnaire français d'exécuter une marche en arrière et de prendre pour base d'opération la ville d'Orizaba, en occupant solidement les défilés des Cumbres.

Nous ignorons si cette mesure a été adoptée, mais ce que nous savons par nos renseignements particuliers, c'est que le 14 mai le corps expéditionnaire était toujours à Amozoc, parfaitement retranché et très bien approvisionné; il est probable qu'il aura attendu, avant de prendre un parti quelconque, l'arrivée du général Douay, débarqué le 19 au matin à la Vera-Cruz. — E.-B. Gullaude.

On lit dans le *Pays* :

« On dit, mais nous ne saurions garantir l'authenticité de cette nouvelle, que M. Dubois de Saligny, notre chargé d'affaires au Mexique, serait sur le point de s'embarquer pour la France. »

« D'après un bruit ayant la même origine, M. l'amiral Jurien de la Gravière demanderait à être envoyé de nouveau au Mexique pour commander les contingents maritimes. »

« Le dernier courrier de la Havane, en date du 29 mai, nous apprend que le général Prim, qui depuis son arrivée dans l'île de Cuba avait vécu dans la retraite la plus absolue, s'était embarqué le 25 sur l'*Ulloa* avec sa femme, son fils et son état-major. »

« A cette date, les nouvelles arrivées du Mexique étaient complètement favorables aux Français. On ne doutait pas que le général Lorencez ne fût son entrée à Mexico, à la tête de sa petite armée, avant la fin du mois de mai. »

Le vice-amiral Jurien de la Gravière, dit la *Patrie*, venu en France pour donner des explications sur les affaires du Mexique, a été reçu en audience au palais de Fontainebleau par LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice. L'amiral, en apprenant les dernières nouvelles de Puebla et la situation dans laquelle se trouvent ses anciens compagnons d'armes, a demandé à Sa Majesté l'autorisation de partir avec les renforts qui vont être expédiés prochainement.

Le même journal publie l'information suivante que lui transmet une lettre particulière de Londres, en date du 21 juin :

« On s'occupe beaucoup dans le monde politique, en Angleterre, d'une dépêche

récente de lord Lyons, ministre de S. M. Britannique à Washington, qui ne laisserait aucun doute sur l'esprit du traité Corwyn. »

« Ce traité est considéré par tout le monde, en Amérique, comme une vente déguisée faite par Juarez aux Etats-Unis des plus belles provinces de la république mexicaine. »

« On assure qu'un article du traité en question stipule que si le gouvernement mexicain n'a pas remboursé dans deux ans, à compter du 25 avril 1862, les sommes qui lui sont avancées par l'Amérique, les provinces dont il s'agit appartiendront de plein droit aux Etats-Unis. »

« Or, comme le Mexique est hors d'état de rembourser, en deux ans, des sommes aussi considérables, il s'ensuit que le traité Corwyn, s'il était ratifié, aurait pour résultat infaillible d'amener un nouveau démembrement du Mexique. »

« Le président Lincoln comprend qu'un fait si grave peut amener d'énormes complications avec l'Europe, et il hésite à le faire ratifier par le congrès. »

Nous extrayons ce passage du Bulletin politique du *Moniteur* :

« La Chambre des communes d'Angleterre est, comme toute la population des trois royaumes, vivement préoccupée de la disette du coton, et elle vient encore d'appeler l'attention du gouvernement sur les moyens à prendre pour faire produire à l'Inde ces approvisionnements cotonniers qu'on ne peut plus tirer de la Nouvelle-Orléans et de Charleston. Un membre du cabinet, sir C. Wood, a témoigné des bonnes intentions du gouvernement; il a rappelé les mesures qui ont été prises, mais il a dû reconnaître que la récolte dans l'Inde ne sera pas, cette année, aussi abondante que l'année dernière, et il a ajourné à un an ou deux l'espérance d'un développement considérable dans la production. Ces renseignements loyalement donnés ont dû médiocrement satisfaire la Chambre des communes, qui venait d'entendre un de ses membres, M. A. Turner, déclarer qu'il serait impossible de maintenir la tranquillité dans le pays pendant un autre hiver, si on ne parvenait à fournir aux ouvriers la matière première dont ils tirent leurs moyens d'existence. »

Russie.

On écrit de St-Petersbourg, 14 juin :
« Une dépêche de Novogorod, en date du 11 juin, annonce que la moitié de la

ville de Borowitch était devenue, le 8, la proie des flammes. La cause de ce déplorable incendie n'est pas encore connue. »

« Une autre dépêche expédiée de Tchernogow, le chef-lieu du gouvernement de ce nom, mande que, le 12 juin, dans la nuit, un incendie considérable a eu lieu dans cette ville. Vingt-sept maisons comprenant 133 numéros de boutiques ont été réduites en cendres. »

« Le bruit a couru à Saint-Petersbourg que la ville de Moscou était également ravagée par le feu, mais heureusement, cette fois, le fait est complètement dénué de fondement. Toutes les personnes venues, aujourd'hui même de Moscou le démentent. »

« Il paraît aujourd'hui certain que les épouvantables sinistres qui ont effrayé la capitale pendant une semaine, sont l'œuvre de la malveillance. »

« Un corps de volontaires évalué à 50,000 hommes, s'est formé à Saint-Petersbourg dans le but de seconder l'action des sapeurs-pompiers et de prévenir de nouvelles catastrophes. Vous savez déjà qu'un comité de secours s'est formé dans le but de fournir aux premiers besoins des malheureuses victimes des incendies. L'Empereur et la famille impériale viennent de lui envoyer la somme de cinquante-quatre mille roubles. »

« Les bruits les plus absurdes circulent sur la cause des sinistres. On va, dans les cercles populaires, jusqu'à accuser les anciens étudiants de l'Université de Saint-Petersbourg, fermée il y a quelques mois par ordre du gouvernement. Je n'ai sans doute pas besoin d'ajouter qu'il n'y a rien, jusqu'à présent, qui puisse autoriser de pareils soupçons. »

Nouvelles d'Orient.

La question de Servie entre désormais dans le contingent des nombreux conflits qui ruinent peu à peu la puissance de la Turquie, en attendant que l'Europe soit appelée, enfin, à régler les différends des populations chrétiennes et musulmanes. La forteresse de Belgrade a cessé son bombardement et il paraît qu'un armistice a été conclu entre les Turcs et les Serbes; mais cette suspension des hostilités ne pallie en rien la gravité de la lutte. Les populations chrétiennes des campagnes accourent en armes, pour cerner la citadelle, pendant que des barricades se dressent dans toutes les rues de la ville. Il est évident que rien ne sera fini, aussi longtemps que les Turcs ne consentiront pas à abandonner la position menaçante qui assujettit les Serbes à trembler toujours

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 25 JUN 1862.

— N° 12. —

Un cœur de femme.

CHAPITRE IX. (Suite).

Mais, hélas ! le sort, ou plutôt la Providence, se joue de nos projets, et, comme pour nous punir d'oser trop compter sur un avenir si obscur et si incertain, c'est au moment où nous sommes le plus heureux, où nous nous endormons dans une imprudente sécurité que sa main nous frappe d'un coup imprévu.

La veille du jour fixé pour le départ, Elise et sa mère fermaient leurs malles, quand un exprès arrivant de la ville leur apporta le billet suivant :

« Suzanne est tombée subitement malade la nuit dernière; son état a empiré d'heure en heure, et en ce moment elle a une fièvre violente; elle réclame Elise; viens, chère sœur, je t'en prie ! »

MAURICE.

Qu'on juge de leur effroi ! elles ne prirent que le temps de faire atteler et coururent auprès de la malade.

Elles la trouvèrent plongée dans un demi-sommeil, les joues rouges et brûlantes, et proférant par-ci par-là quelques paroles

sans suite. Maurice veillait auprès d'elle, l'air inquiet et abattu. A la vue de sa mère et de sa sœur, il parut reprendre un peu de courage et sortit pour vaquer à une affaire pressante. En les quittant, il ne leur dit rien, il ne leur fit aucune recommandation; il savait trop que Suzanne ne pouvait être confiée à des soins plus dévoués et plus intelligents.

Bientôt elle ouvrit les yeux, et, apercevant Elise à son chevet, elle lui tendit la main.

« Te voilà ! dit-elle ; que tu es bonne d'être accourue si vite ! Et vous aussi, mère ! Oh ! combien je vous remercie ! »

— Silence ! répliqua Elise en lui fermant la bouche avec un baiser ; il ne faut ni parler, ni te découvrir. »

Et elle la força doucement à rentrer ses bras sous la couverture.

« Pourtant j'ai quelque chose à vous dire ; je crois que je vais être gravement malade, et je vous ai demandées maintenant, parce que je crains de n'avoir pas, plus tard, l'esprit assez lucide pour causer avec vous. C'est demain que vous devez partir pour l'Espagne ; je vous en prie, ne restez pas pour moi ; je serai bien soignée par Maurice et par Christine, qui m'est si attachée, et Clotilde vous attend et a besoin de vous. »

— Elle a besoin de notre mère, oui, ma chère Suzanne; mais elle peut se passer de moi, et je reste ! s'écria vivement Elise.

Suzanne allait protester; mais M^{me} Herbelin intervint à son tour pour la contraindre au silence.

Vers le soir, le délire se déclara. M^{me} Herbelin voulait écrire à Clotilde et retarder son voyage; mais le médecin, qui n'avait rien pu dire dans la matinée sur la

nature de la maladie, leur apprit alors que c'était une fièvre à périodes de quatorze jours. Attendre si longtemps qu'il se produisît une crise ou favorable ou défavorable, c'était s'exposer à arriver trop tard auprès de Clotilde. Et de ce côté, pourtant, les appréhensions de la tendre mère n'étaient pas moins vives que de l'autre.

Elle résolut donc de partir, mais seule, car pour rien au monde Elise n'aurait quitté Suzanne dans un moment pareil. Et elle fit tant d'instances à sa mère pour la décider à prendre du repos avant de se mettre en route que M^{me} Herbelin finit par céder et par laisser sa fille veiller alternativement avec Maurice. Le lendemain matin, elle leur dit adieu en affectant une sécurité qui était loin de son cœur. De tristes pressentiments l'opprimaient. Quelque chose lui disait qu'elle embrassait Suzanne pour la dernière fois, et quand elle se trouva seule avec Elise, au moment de monter en voiture, elle ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle. Elle la reprit sans cesse dans ses bras, lui couvrait de baisers le front et les joues, et les inondait de ses larmes contenues jusqu'alors.

« Mère, pourquoi cette douleur ? demanda Elise d'un ton caressant. Nous nous reverrons bientôt, je l'espère. Je vais tant prier Dieu qu'il guérisse promptement Suzanne et accorde à Clotilde une heureuse délivrance ! »

— Et moi aussi, ma fille, je vais le prier pour elles et pour toi. Je ne te recommanderai pas de bien soigner Suzanne; je t'exhorterai plutôt à ne pas trop te négliger toi-même, à ne pas pousser le dévouement jusqu'à te rendre malade de fatigue. Je t'en conjure, quand ta mère ne sera plus ici pour veiller sur toi, songe qu'elle

est inquiète et sois prudente pour l'amour d'elle.

— Je te le promets, ma bonne mère ; tu peux partir tranquille ; je me ménagerai ; c'est le seul moyen de rester longtemps forte pour soigner Suzanne et consoler Maurice.

— Dieu, que ne puis-je rester aussi ! C'est bien dur d'abandonner dans l'affliction une partie de ses enfants pour porter son aide à l'autre !

— Courage, mère ! Clotilde sera si heureuse de l'avoir auprès d'elle, et ta présence tranquilliserait tant Albert ! Je t'écrirai tous les jours ; mais, ce qui me désole, c'est de te laisser entreprendre seule un si long voyage.

— Ne t'inquiète pas de moi, mon enfant ; n'ai-je pas notre fidèle Rosalie ? D'ailleurs voyager n'est rien du tout en cette saison.

— Non, mais je crains que, seule avec tes tristes pensées, tu ne te tourmentes trop. Personne pour te distraire, et toujours...

Elle fut interrompue par Maurice, qui venait embrasser sa mère une dernière fois. Elise s'arracha, par un violent effort, des bras de M^{me} Herbelin, et courut épancher dans la solitude le chagrin qui lui brisait le cœur. Elle aussi, elle pressentait que le malheur allait s'appesantir sur leur famille. Quand elle entendit rouler la voiture qui emportait sa mère avec leur femme de chambre, fille dévouée qui les servait depuis vingt ans, elle éclata en sanglots et se précipita vers la fenêtre pour suivre des yeux le plus longtemps possible le véhicule chargé de malles.

« Hélas ! s'écria-t-elle, quand te reverrai-je ? »

Puis elle joignit les mains, pria pour

sa mère, pour Clotilde et pour Suzanne, et, plus calme ensuite, retourna auprès de sa chère malade. Les soins attentifs qu'elle lui prodigua l'absorbèrent bientôt tout entière, et ses inquiétudes pour elle lui firent oublier toutes les autres.

CHAPITRE X.

Un tiède soleil de septembre, encore adouci par un léger brouillard, répandait, à travers les jalouses à demi baissées, une clarté mélancolique dans la chambre de Suzanne. La jeune femme, étendue dans un lit blanc comme la neige, était presque aussi blanche que ses draps. Elle dormait d'un sommeil assez paisible ; mais ses traits amaigris portaient l'empreinte de la douleur et des ravages d'une violente maladie.

Assise à son chevet dans un grand fauteuil, Elise tenait un livre dans lequel elle ne lisait point. Ses yeux étaient fixés sur la malade avec une expression de tendresse inquiète mêlée d'une lueur d'espoir. Elle aussi, elle était pâle et elle avait maigri ; pourtant rien, dans sa physionomie ni dans son attitude, ne trahissait la faiblesse ou l'abattement. On y lisait plutôt ce courage à la fois exalté et résigné que nous inspire, dans les moments d'épreuve, la volonté ferme d'être fort pour nous dévouer à ceux qui ont besoin de nous.

On était au quinzième jour de la maladie, et la crise de la veille, tant redoutée des médecins, ayant été suivie d'une légère amélioration, on commençait à se rassurer un peu. Pour la première fois, Maurice retournait donner un coup d'œil à son bu-